



Les Petites Fugues 2021

LIRE HÉLÈNA VILLOVITCH

« Je préfère la manière dont je raconte les histoires à celle dont les histoires sont arrivées, dans le cas où elles sont arrivées ».

Pour en finir avec mon sofa, p. 67

SOMMAIRE

I. ET SI ON MANGEAIT LES LEGRAND ? // p. 2

1. UN LIVRE SINGULIER // p. 3
2. UNE STRUCTURE RÉPÉTITIVE // p. 4
3. UNE SATIRE DE NOTRE SOCIÉTÉ // p. 5

II. POUR EN FINIR AVEC MON SOFA // p. 8

1. UN PATCHWORK // p. 8
2. TRANSMISSIONS // p. 9

III. ÉTUDE TRANSVERSALE // p. 10

IV. ÉCHOS ET PROLONGEMENTS // p. 12

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et à l'action culturelle (DRAÉAAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2021.

Réalisation : Béatrice Lécroart,
professeure de lettres

Avertissement : subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

TEXTES PROPOSÉS / ÉDITIONS DE RÉFÉRENCE

- *Pour en finir avec mon sofa*, Éditions Verticales, 2018
- *Et si on mangeait les Legrand ?*, Les Petits Matins, 2021

Formée aux arts appliqués, cinéaste, écrivaine jeunesse et adulte, journaliste, **Hélène Villovitch** aime mélanger les genres, les formes et utiliser tous les supports pour s'exprimer, en faisant des analogies entre tous les domaines artistiques.

Elle définit elle-même une partie de son travail comme une sorte de « gonzo du quotidien », exploitant aussi toutes ses expériences, ses rencontres et ses travaux dans ses créations.

Abordant des thèmes parfois graves, elle adopte un ton et une forme souvent fantaisistes et humoristiques ; épuisant un thème dans un système de séries, elle aime entreprendre plusieurs créations en même temps et rendre compte de son processus de création dans des œuvres au genre indéterminé et très contemporain.

Pat, Dave et moi, Éditions de l'Olivier, 2000

Petites soupes froides, Éditions de l'Olivier, 2003

L'Immobilier, Éditions Verticales, 2013

Pour en finir avec mon sofa, Éditions Verticales, 2018

Et si on mangeait les Legrand ?, Les Petits Matins, 2021

I. ET SI ON MANGEAIT LES LEGRAND ?

« TOUS [...] APPLAUDIRENT OU ABOYÈRENT, AINSI QU'IL EST D'USAGE DE LE FAIRE LORSQU'UN INDIVIDU FAIT PART À SES CONGÉNÈRES D'UN PROJET VISANT À DOMINER, ASSERVIR, EXPLOITER UNE AUTRE POPULATION QUE LA LEUR » (PAGE 56)

Ce livre a été fini d'écrire pendant une résidence artistique à Marseille avec l'association La Marelle en juillet-août 2020. Conte cruel pour adultes, il possède des caractéristiques de conte jeunesse ; peuplé de personnages enfants, ceux-ci se conduisent comme des adultes en pire ; cherchant à améliorer leur quotidien, ils s'auto-détruisent à la fin de chaque chapitre.

1. UN LIVRE SINGULIER

• **Des personnages étranges** : les 7 habitants de la maison sont des enfants et un chien, livrés à eux-mêmes, qui tentent de s'organiser pour survivre. Chacun est doté d'une particularité un peu fantastique qui le caractérise : **Esther** possède une peau mauve, des cheveux turquoise, et des ongles verts. Elle souffre d'un défaut de prononciation lié à sa corne au milieu du nez, ce qui en fait une fille-licorne un peu spéciale, d'autant plus qu'elle est la seule à s'intéresser à « autres formes de vie que la sienne ». **Christian, Bristian et Fristian** forment un trio brutal de garçons indissociables : « cela faisait comme s'ils n'avaient qu'un seul cerveau, qui aurait commandé six jambes bien musclées et six bras très costauds » (p. 16). **Misterboy** aime fabriquer de « petites objets inutiles » et est pourvu d'une tête de chien tandis que **Manu** le chien a, lui, une tête humaine. Quant à Milo, jeune fille très raisonnable qui aime « faire sa maline », elle ne présente pas de caractéristique fantaisiste si ce ne sont les petits poèmes « sans queue ni tête » qu'elle aime écrire, et ses idées géniales qui conduisent les habitants vers la mort, ce qui la rapproche le plus des humains...

Les autres personnages du livre sont **les Legrand**, petits êtres semblables en apparence, dotés du même défaut de prononciation qu'Esther, gentils et travailleurs dociles, qui constituent le reste de la population. Ils travaillent dans l'usine qui fournit la nourriture universelle, les papatos, que l'on peut cuisiner de toutes les manières possibles.

Les personnages relèvent donc du conte, du fait de leurs attributs fantaisistes, mais aussi par leurs actions inconsidérées et souvent extrêmement cruelles. Selon l'autrice ce seraient des « monstres déguisés en enfants ».

• **Des situations poussées à l'extrême** : la vie des personnages ressemble à la nôtre sur certains points et s'en éloigne aussi radicalement. Ils sont confrontés aux problèmes de travail, d'argent, de nourriture, d'organisation et de commandement, mais rien ne ressemble vraiment à notre monde. Par exemple, ils échangent la nourriture contre des boulons produits dans leurs champs, ils accumulent la vaisselle sale jusqu'au plafond sans trouver de solution, ils se conduisent comme des chiens quand Manu est élu chef, ils sont capables de prendre l'identité des autres au point qu'on ne les reconnaît plus, ils apprécient de manger les Legrand, et valident invariablement la décision qui les détruit. Cela crée un décalage absurde qui, comme dans les contes philosophiques, permet de réfléchir à nos modes de vie.

• **Un mélange de textes et d'illustrations** : le livre présente des illustrations ; d'une part des lettrines en début de chapitre, des sortes d'astérisques composés de bouts de bois stylisés entre certains paragraphes (référence au chien à qui on jette des bouts de bois), parfois de petits bonhommes représentant les Legrand ; et d'autre part, un dessin noir et blanc pleine page à la fin de chaque chapitre, censé résumer humoristiquement l'épisode, et qui relève un peu de l'esthétique primitive. Les commentaires teintés d'autodérision de la narratrice ajoutent une touche d'humour et de légèreté propre au conte : « ces derniers apparaissent dans l'estomac des trois gaillards grâce à un effet de transparence plutôt bien maîtrisé. Néanmoins, malgré d'indéniables qualités, ce dessin n'est pas absolument parfait. Dans l'enthousiasme de représenter douze bras et douze jambes bien musclés de Christian, Bristian et Fristian, on est allé un peu trop vite en besogne et on a oublié un bras. » (p. 25).

• **L'humour** de la narratrice vient dédramatiser toutes les situations horribles. Outre la fantaisie et l'absurdité des situations, le ton naïf et enfantin qui énonce des énormités comme des évidences participe à l'humour : « La vie de la maisonnée repartit sur un rythme régulier. Le matin, avant l'heure du petit-déjeuner, Christian, Bristian et Fristian allaient cueillir un Legrand. Ils procédaient toujours de la même manière, sonnait à la porte, assommant l'individu et lui faisant remonter la colline dans la brouette. À la maison, on l'achevait en lui tranchant la gorge, on le saignait, on le débitait en tranches, on en cuisait un gros morceau au four, on faisait sauter des morceaux plus petits à la poêle, on transformait ce qui restait en boudin, en saucisses, en croquettes et en nuggets. On répartissait tous ces bons produits sur les différents repas de la journée, on passait son temps libre à les digérer et, le soir venu, on se couchait l'estomac bien rempli. » (p. 18-19).

L'autodérision est aussi présente dans les commentaires des illustrations et dans le chapitre VII, « Le livre des Legrand » qui propose une mise en abyme du récit. Dans le livre que découvre Milo, leur propre histoire est racontée par une narratrice qui justifie ainsi son projet : « Salut ! Lorsque j'ai commencé à écrire ce livre, mon premier objectif était de créer un univers fantastique, original et puissant pour que les gens l'adorent... et m'adorent moi aussi ! Je rêvais que mes lecteurs se précipitent dans les toilettes du café où je l'ai écrit pour inscrire au stylo-feutre sur les murs « Merci d'avoir écrit ce livre, il a changé ma vie ». » (p. 123). De plus, la fin de ce chapitre conduit au chaos et les livres dédiés à chaque personnage sont ainsi présentés : « six ouvrages tout abîmés, à la couverture vulgaire et à la mise en page indigente, visiblement écrits par des générateurs de textes aléatoires sans aucun souci de logique, de vraisemblance et de qualité littéraire. » (p. 131).

Le propos satirique est donc énoncé par le biais d'un univers fantaisiste, enfantin en apparence, et humoristique.

2. UNE STRUCTURE RÉPÉTITIVE

Le titre de chaque chapitre reprend le nom des LEGRAND à la manière d'un feuilleton pour enfants ; de plus la construction de chaque épisode obéit à une structure de conte avec des étapes obligées.

• **Des situations initiale et finale identiques** : chaque chapitre s'ouvre par le même constat, formulé un peu différemment certes, évoquant l'absence des parents qui ne manqueraient pas de rentrer bientôt (p. 9, 29, 49, 67, 85, 103, 121, 137, 157). Leur absence n'est jamais motivée, et ce manque met les enfants face à un nouveau problème. La fin présente leur destruction et finit invariablement au conditionnel par le retour hypothétique des parents, très étonnés de voir l'état de la maison et l'absence de ses habitants : « On imagine la stupéfaction des parents lorsque, rentrant enfin chez eux, ils découvriraient la plus gigantesque montagne de papatos de l'univers. Cependant, quel que soit alors leur ravissement, les parents regretteraient sans doute que Milo et les autres ne soient pas là pour déguster en famille toute cette bonne nourriture. » (p.35).

Le manque initial n'est donc jamais résolu de façon satisfaisante et crée un nouveau manque définitif, contrairement au conte où la quête est souvent résolue. Seul le dernier chapitre, sorte d'épilogue, semble proposer un mode de vie satisfaisant de la part des Legrand, ces êtres exploités et méprisés qui tournent le dos au modèle capitaliste, une

fois les héros détruits définitivement ; ils font des choses inutiles comme de la « fiction » ou la contemplation du ciel, et semblent enfin heureux.

- **Un élément perturbateur et une idée lumineuse** : le manque créé par l'absence des parents engendre inmanquablement chez les enfants un problème ou une envie d'améliorer leur vie ou son organisation : la nourriture, la vaisselle sale, les objets, les autres, le chef, le conflit, autant de problèmes qui surgissent et qu'il faut résoudre. Chaque problème donne lieu à une idée de Milo, (exceptée celle d'Esther p. 108) qui invariablement s'avère être « la meilleure idée que quelqu'un ait eue depuis longtemps. » (p. 16) dans une sorte de ritournelle enfantine et simpliste qui se répète au fil des chapitres et qui fait ainsi comprendre par antiphrase au lecteur que cela va s'avérer catastrophique.

- **Une action poussée à l'extrême** : toutes les initiatives des enfants sont radicales : s'il n'y a plus de papatos, mangeons les voisins et quand il n'y a plus de Legrand, mangeons-nous nous-mêmes ; si chacun a des défauts qui l'empêchent de devenir chef, votons pour le chien ; si les objets qui nous plaisent détruisent la nature, produisons-les à grande échelle pour éradiquer toute forme de vie. Cette radicalité est à la fois assez enfantine, et extrêmement perverse et cruelle.

Ces répétitions dans la structure, les situations et les formulations rapprochent le livre d'un conte ; l'absence de résolution de chaque quête délivre justement une morale et, comme tout conte philosophique, permet de porter un regard critique sur notre société qui ressemble étrangement à celle de la fiction.

3. UNE SATIRE DE NOTRE SOCIÉTÉ

L'ironie et le décalage créés par la fantaisie permettent de dénoncer notre façon d'envisager l'organisation de la société.

- **La domination et le pouvoir**, enjeu majeur des différents épisodes du conte. Les 7 habitants de la maison exercent leur pouvoir sur les Legrand, population docile et naïve qui a l'habitude d'être exploitée. Quand ils résistent, un coup de bâton les neutralise. Les Legrand représente tous les dominés de la Terre qui travaillent pour peu et ne se révoltent pas. Chaque société a ses Legrand : « Dans leurs rêves, ils réduisirent en esclavage tous les Legrand de l'univers et les dépouillèrent de leurs richesses avant de détruire leurs civilisations, ainsi que le veut l'usage lorsqu'on a affaire à des populations inoffensives. » Milo essaie de leur inculquer la notion d'évaluation mais les Legrand ne sont pas sensibles à la critique, et « c'est toujours une énorme déception lorsqu'on teste sur une population un système de société mûrement réfléchi, de constater que la population en question n'est pas suffisamment évoluée pour en comprendre les bienfaits » (p. 59). Ce discours fait écho à celui de certains dirigeants concernant des réformes mal acceptées ou au discours condescendant que les colonisateurs tiennent sur les sociétés colonisées.

Milo est le personnage qui se comporte comme un chef et tente d'organiser la vie des autres, en fonction du bien et du mal qu'elle essaie sans cesse de définir. C'est toujours elle qui a « les meilleures idées » et qui les impose aux autres. L'élection du chef, en l'absence des parents, pour diriger le travail dans la maison, donne lieu à des absurdités dans

les votes. Trouvant un obstacle majeur à l'élection de chacun des humains, ils votent pour Manu, le chien à tête d'homme qui les oblige à vivre tous comme des chiens. « Bien qu'on n'eût élu Manu que pour éviter le pire, les habitants de la maison avaient écopé du pire. Cela commençait, et ce n'était qu'un début, par se faire pisser dessus sans avoir le droit de protester. » (p. 35). Finalement chacun regrette son vote par défaut mais « on reste parfois longtemps prisonnier des conséquences d'une élection ! ».

La domination s'exprime par la violence (coups de bâton et cannibalisme envers les Legrand au chapitre I), le mépris pour leurs façons d'être et de parler, et leur exploitation économique. Au chapitre VIII, de nouvelles règles commerciales d'échange papatos / boulons sont imposées au profit des enfants qui engrangent des tonnes de nourriture contre leurs boulons et qui font jouer la concurrence entre toutes les nouvelles usines qui s'implantent autour des Legrand, si bien qu'ils finissent par avoir la nourriture pour presque rien en demandant en plus aux Legrand de rendre des boulons contre quelques papatos : « si on s'était placé du point de vue des Legrand, on aurait pu trouver cela injuste. Mais bon, on ne se plaça pas du point de vue des Legrand et les choses continuèrent donc comme ça ».

Finalement les dominés sont les seuls à survivre à la fin car « l'habitude d'être commandés, surveillés, évalués, dominés, insultés, frappés, escroqués, expropriés, consommés et punis de mille manières joyeusement inventives par les habitants de la maison avait maintenu les Legrand dans une remarquable exigence de productivité. » (p. 158).

• **Le racisme** : les Legrand sont donc victimes de racisme ; le sort qui leur est réservé est justifié par leurs différences avec les habitants de la maison : « Les Legrand étaient tous exactement semblables, et puis ils ne pensaient rien du tout, et puis ils n'étaient pas comme nous et donc on pouvait en faire ce que bon nous semblait » (p. 16). Leur façon de parler n'est compréhensible que par Esther parce qu'elle a aussi un « défaut de prononciation » et qu'elle s'intéresse aux autres formes de vie. Ils sont moins péremptores que les enfants, ne cherchent pas à imposer leur vérité aux autres, ce qui les fait passer pour des gens stupides. Le chapitre VIII « Tous les autres s'appellent Legrand » met en scène de nouveaux arrivants autour de la maison, ce sont donc *les autres*, mais ont-ils une existence ? comme ils travaillent dans leurs usines, ils ont une existence mais pas de nom. De ce fait, en comparaison, les Legrand pourraient être moins étrangers que les nouveaux : « Et si, proposa Misterboy, « nous » désignait à partir de maintenant non seulement le « nous » d'avant mais également « nos » Legrand, ceux d'avant ? Cela fait penser à notre rejet des nouveaux immigrés, alors que les anciens des migrations précédentes s'assimilent peu à peu.

• **La consommation et la pollution** : le chapitre VI envisage la destruction de la Terre à cause de la pollution. Misterboy est le personnage qui aime créer « de petits objets inutiles ». Désireux d'en produire plus et mieux, il passe de l'art (des objets non fonctionnels et décoratifs) à l'industrie (« construire des usines, des camions, des routes, des ponts, des barrages, des centrales atomiques et tout un tas de machins ») : il utilise une substance très nocive (le plastigommex) qui détruit « pas mal de formes de vie aux alentours », si bien que les enfants doivent se réfugier dans un abri souterrain pour survivre. Ces objets créent des besoins à l'infini, se rendent indispensables auprès des personnages mais les empêchent de communiquer et de se comprendre. L'envie d'en posséder plus conduit les enfants à choisir les objets inutiles à leur environnement. L'image de notre société de surconsommation qui choisit l'inutile au vital est perceptible sous la caricature.

• **Une proposition de société idéale ?** La narratrice se met en scène au chapitre VII dans une sorte de mise en abyme, et y explique son projet. Constatant que tout va mal dans notre monde, elle a voulu créer un monde fictionnel dans lequel les 7 personnages ignorants des systèmes d'organisation classiques vont « essayer tous les systèmes qui leur passent par la tête pour voir cela que cela donne. Les Legrand, qui parlent une langue incompréhensible et sont tous exactement semblables, servent de cobayes. [...] Je me suis dit qu'avec un peu de chance, Milo et les autres trouveraient dans leur univers des solutions qu'on pourrait appliquer au nôtre. » (p. 124). Chacun, ayant ensuite son livre dédié qui raconte son histoire, veut imposer sa vérité aux autres et ils s'entretuent. Le projet de trouver une société moins nocive échoue donc.

Le dernier chapitre, en forme d'épilogue, propose cependant, une fois les habitants de la maison définitivement morts, le mode vie des Legrand basé sur l'absence de système et d'organisation pensée pour le bien de tous. En refusant de chercher une vérité, ils évitent de l'imposer aux autres. « Ils n'avaient toujours pas de chef, pas de loi, pas de système, rien. Ils étaient si peu organisés qu'ils ne pouvaient même pas se disputer ni se battre entre eux. » (p. 159). C'est donc un monde sans violence, basé sur le travail manuel et artistique (jonglerie, danse, chant, spectacles et écriture). Refusant le commerce et l'enrichissement, ils ont du temps libre pour méditer et contempler le ciel.

Enfin, si chaque épisode finit mal, le conte trouve sa résolution dans l'autodestruction des personnages qui cherchaient sans cesse à établir la différence entre le Bien et le Mal, et qui le faisaient toujours en fonction de leur propre intérêt.

II. POUR EN FINIR AVEC MON SOFA

« CE QUI SERAIT GÉNIAL, C'EST QUE DANS UN LIVRE DE CENT PAGES ON PUISSE METTRE TOUTES LES HISTOIRES DE PÈRE, DE MÈRE, DE FILS ET DE FILLE ET QU'ENSUITE ON N'EN PARLE PLUS. (PAGE 17)

1. UN PATCHWORK

« *Sofa* est un film assez mélangé. Ce livre aussi, je crois. » (p. 68).

• **Une tentative pour en finir avec le film *Sofa* ?** Ni roman à partir d'un film, ni livre qui inspire un film, **le récit est une combinatoire** très contemporaine : synopsis du film (p. 9), photos du film (p. 108, 123), photos de sofas (p. 79), histoires de sofa (p. 26, 43, 46, 78), anecdotes de tournage (p. 110), anecdotes qui ont donné lieu à des scènes dans le film, réflexions sur la création (p. 91, 103, 105)... Tous les chapitres ont un lien direct ou indirect avec le projet du film, mais sans chronologie particulière et dans un foisonnement qui rend compte de la façon qu'a l'autrice de créer. Elle avoue p. 37 et 85 qu'elle finit souvent par faire autre chose que ce qu'elle avait prévu de faire, et qu'un projet dévie fatalement sur un autre. Son projet de faire du dessin plutôt que des livres a débouché sur ce livre qu'elle ne voulait pas envisager comme un roman et qu'elle a écrit très facilement. Page 98, son désir de mettre le feu à un sofa, comme un désir d'en finir, se retrouve finalement peut-être dans ce livre avec son titre et son illustration de couverture très explicites.

• **Des confidences en forme de fragments** qui forment un autoportrait : des textes très brefs dans lesquels l'autrice se livre sous forme de confidences, faisant intervenir sa famille, ses amis et connaissances, mais aussi d'autres artistes tels Joan Sfar, Philip K. Dick ou Don Carpenter. Se dessine en filigrane un portrait très intime de l'artiste, fantaisiste, attentive aux aventures du quotidien et curieuse des autres.

• **Une construction circulaire** : le livre présente en apparence un certain désordre hétéroclite, passant par exemple au début, du synopsis du film au désir persistant de son père qu'elle devienne professeur de français pour évoquer ensuite Susanna la mère de son film, et elle-même en tant que mère. Cependant des liens ténus se dessinent entre les différents fragments, que ce soit par les thèmes, les personnages ou les situations qui se répondent dans une sorte de constellation. Certaines répétitions participent de l'humour (« Sofa volé », « La leçon de sofa », « le sofa de Sofa », « Sofa de rupture », « Sofa en flammes ») et font comme des séries qui tenteraient d'épuiser le thème. Les planches de photos de sofas envoyés par des spectateurs du film ou des proches accentuent cet effet de série warholienne. Enfin *La mort de Nicolas Granger*, texte écrit pour évoquer la mort de cet acteur et ami de l'autrice intervient au début p. 34, puis p. 58, et clôt le récit des pages 132 à 151 avec le texte même de l'hommage, et une ouverture possible sur un

morceau de musique qui s'appellerait *La Mort de Nicolas Granger*. Il constitue une sorte de fil rouge en lien avec le thème du temps et de la mort, au centre du récit.

Cette construction rappelle aussi un peu celle du film qui commence par la scène finale (l'abandon du sofa), montre la mort de la mère au milieu (cause de l'héritage du sofa) et se termine par l'abandon de l'énorme éléphant créé par le personnage d'Erika, sorte de synthèse des souvenirs d'enfance en lien avec la mère.

2. TRANSMISSIONS

- **L'héritage familial** se matérialise par des objets plus ou moins encombrants : sofa, cochon et éléphants de la mère (animaux en tissu que la narratrice doit transporter dans des sacs à la fin du tournage, p. 116), pendule de la grand-mère paternelle, théière de la demi-tante, tote bags de la narratrice et de son fils. Mais aussi par des phrases qui se transmettent de la mère à la fille ou qui reviennent dans la bouche du père (« je n'ai pas dormi de la nuit », « j'aurais bien aimé que tu deviennes prof de français »). La figure de la mère prend plusieurs autres visages, avec celui de la mère de son ami Danos, Claude, qui est à l'origine de plusieurs anecdotes, et celui de la grand-mère de son fils qui lui lègue le sofa du film. Le sofa est un objet symbolique : on peut s'y asseoir la nuit quand on fait des insomnies (p. 87), il nous accompagne dans les déménagements et peut devenir incasable dans les petits appartements parisiens ; on peut y naître, y mourir, s'y étendre et, selon la mère, permettre de « trouver un mari » (film). Il suit l'évolution de la vie du personnage.

- **La mort, la fin, le rapport au temps** : la question de l'héritage est liée évidemment à celle de la mort, à ce qui reste d'une personne après sa mort. Jacques Lacan est cité pour rappeler que « c'est l'idée de la mort qui permet de supporter la vie qu'on a ». (p. 35). La mère dans le film *Sofa* est persuadée qu'elle va devenir ambassadrice de la Planète Terre. Le personnage d'Elvis confie à Erika le secret pour s'affranchir du temps, « celui qui permet de se balader dans sa propre vie sans trop se soucier du passé ni du futur. » (p. 13). C'est d'ailleurs ce que fait l'autrice en jouant avec la chronologie dans son œuvre.

La Mort de Nicolas Granger, texte écrit par Hélène Villovitch pour être lu en public est d'ailleurs une sorte de fil rouge et il est retranscrit dans le dernier chapitre. Outre le portrait de cet artiste singulier, il présente sa mort comme « envahissante » : « l'atmosphère a été complètement saturée de microparticules de Nicolas Granger ». Elle relate les différentes coïncidences dans le monde entier entre les toutes les personnes qui l'ont connu, au moment où ils ont appris sa mort : « C'est une expérience qui a été partagée par pas mal de gens. Nous sommes plusieurs dizaines à avoir vécu l'envahissement de nos journées par *La Mort de Nicolas Granger* ». Cette évocation de N.G. permet à la narratrice de revivre sa première rencontre avec lui, les phénomènes étranges qu'elle subissait à cette époque, la ressemblance entre N.G. et son ex-mari, ainsi que leur dernière conversation.

Les différentes époques se condensent dans ce beau texte.

- **Le travail de création** est souvent évoqué, à travers le projet du film, y compris les contraintes matérielles (« le fardeau du succès », son appartement transformé en studio de tournage, le montage), le travail collectif (scène de la résurrection de la mère dans le film imposée par les acteurs), les influences artistiques, le processus de création décalée qui entraîne toujours l'artiste vers un autre projet que celui qu'elle prévoyait d'accomplir. La transmission y est toujours évoquée en filigrane avec les répercussions des œuvres des autres sur le public souvent présent dans les livres.

III. ÉTUDE TRANSVERSALE

• **Les lieux de vie :** les appartements, la décoration et les lieux de vie en général reviennent dans toute l'œuvre comme un motif obsédant. Sur le tournage de *Sofa*, c'est d'ailleurs elle qui s'était chargée de la décoration et des accessoires. Les logements révèlent la personnalité de leurs occupants, leur condition, et influencent leur vision du monde, pas vraiment à la manière balzacienne, mais avec tous les détails du quotidien qu'ils imposent et qui finissent par forger un style de vie. Un livre *L'Immobilier*, propose quatorze nouvelles sur le thème du logement qui révèlent à chaque fois une façon d'habiter le monde et la vie : précarité, solitude, installation, investissement pour l'avenir, transmission familiale...

La façon de se loger notamment à Paris induit des façons de vivre, retranscrites humoristiquement : « La moquette est orange. Le rideau est jaune d'or. Le plafond est en pente. Sujet verbe complément. Personne, après avoir gravi sept étages à pied, ne se lance dans des phrases interminables » (p. 9, *L'Immobilier*).

Le changement de situation et donc de logement provoque aussi un changement de point de vue : « Lorsqu'elles évoquent avec une tendre condescendance le petit appartement bas de plafond où elles vivaient précédemment, Mel et Flo le surnomment le Cagibi. Quant aux chambres de bonne, ce sont les Piaules. Piaules et cagibi, loués au prix fort, leur rapportent des sommes conséquentes. » (p. 33).

Un court métrage de 2014, *Le plus petit Appartement de Paris*, réalisé par Hélène Villovitch, décline ce thème avec humour.

• **Une écriture fragmentaire du quotidien :** tous les livres pour adultes sont construits à partir d'anecdotes, de confidences qui finissent par faire sens ensemble ; ce sont souvent des moments de vie, de petites scènes qui disent une époque à travers le morcellement du quotidien. *Petites soupes froides* donne à voir le spectacle du monde de l'art contemporain sous des formes variées : conversations, saynètes, calligrammes. *Pat, Dave & moi*, plus linéaire avec des chapitres plus longs, retrace le parcours de la narratrice en rupture d'études et cherchant un sens à sa vie à travers ses aspirations artistiques. L'autrice s'intéresse à l'infra-ordinaire en y donnant un relief tout particulier.

• **La création artistique et le parcours de l'artiste** restent un thème omniprésent. L'autrice se met souvent en scène de façon parfois fictionnelle, en tout cas pas complètement autobiographique. Relatant souvent le quotidien, elle s'y implique avec son travail, sa réflexion et sa vision d'artiste. Depuis ses débuts dans la vie étudiante à son travail autour de *Pour en finir avec mon sofa*, elle écrit sur ce qu'elle est en train d'écrire ou de réaliser. Parfois, elle écrit même autour de ce qu'elle est en train d'écrire en mélangeant le présent de la réalisation et l'œuvre réalisée. Ainsi p. 37-38, elle semble en train de rédiger ce livre même que l'on lit, (« Et alors là, ça y va. ») ou p. 33 elle tape sur l'ordinateur le titre du livre *Pour en finir avec mon sofa* tout en écoutant des amis lui parler, propos qu'elle relate et qu'elle utilise comme titre du chapitre « Partout où je pose les yeux ». Ses premières expériences de vidéastes sont relatées au présent dans *Petites soupes froides*, ainsi que son premier séjour à Hambourg qui va déboucher sur sa rencontre avec le cinéaste Jan Peters avec lequel elle va réaliser des films, notamment *Bye Bye Tiger* en 2014, film dans lequel la réalité et la fiction se mêlent.

Elle partage avec le lecteur son expérience artistique, ses essais, ses projets et le fait participer, comme lors de la narration de sa lecture publique de *La Mort de Nicolas Granger* qu'elle termine par :

« Je vais mettre ce texte ici car, même s'il n'y a pas de sofa dedans, il y a quand même un ou deux rapports évidents, non ?

J'aimerais bien qu'après avoir lu ce livre une ou deux personnes répondent à cette question. »

D'ailleurs, ce texte se substitue parfois au fait réel (la vraie mort de l'homme Nicolas Granger) quand elle l'évoque à la fin, puisqu'elle utilise les italiques du titre pour le nommer : « Ce qui s'est passé, c'est que d'un moment à l'autre, l'atmosphère a été complètement saturée de microparticules de Nicolas Granger, ou plus exactement de microparticules de *La mort de Nicolas Granger*. » (p. 133). Le réel et le littéraire se confondent ainsi, l'expérience réelle devenant expérience artistique.

• **L'humour** domine les romans de Hélène Villovitch, à la fois par le burlesque de certaines situations ou l'autodérision. Elle évoque avec beaucoup d'humour ses expériences de jeunesse, alors même qu'elle peut rencontrer des échecs, des déprimés et des doutes. Ce peut être une évocation très sérieuse de postures adolescentes comme p. 33 (*Pat, Dave & moi*) : « Ce que nous avons en commun, ce sont des valeurs esthétiques auxquelles nous accordons une importance énorme. Aucun d'entre nous n'accepterait de porter des cheveux ondulés, des chaussures de sport ou bien un tee-shirt à motif. », ou des échecs aux premiers castings de figurants : « Dans les films, j'observe maintenant les figurants d'un œil critique. Je trouve qu'ils jouent trop bien. Ils marchent dans la rue d'une manière tellement normale qu'on n'y croit pas du tout. Dans la vie, personne n'est normal à ce point-là. La vérité, c'est que les réalisateurs choisissent des gens quelconques pour être certains qu'ils ne vont pas voler la vedette à Charles Berling et ses petits copains acteurs. Je commence à comprendre que j'ai une trop forte personnalité pour être figurante dans un film » (*Petites Soupes froides*, p. 52).

Cet humour correspond à la fantaisie et à la légèreté avec lesquelles la narratrice aborde la vie, le quotidien, que l'on retrouve dans le film *Sofa* avec les scènes qui font intervenir Susanna la mère et son imagination exubérante. Cette fantaisie est aussi présente dans son œuvre jeunesse de l'École des Loisirs avec la série des *Ferdinand*, par exemple.

IV. ÉCHOS ET PROLONGEMENTS

→ Pour approfondir

- **Revue *Littérature* n°160 consacrée à la « littérature exposée »**, notamment l'introduction d'Olivia Rosenthal et de Lionel Ruffel qui définit le concept : « L'intitulé de ce numéro, « la littérature exposée », fait référence à ces pratiques littéraires multiples (performances, lectures publiques, interventions sur le territoire, travaux sonores ou visuels) pour lesquelles le livre n'est plus ni un but ni un prérequis. L'exposition y est un mode d'existence et d'expérience du littéraire qui investit des espaces, celui du musée, de la galerie, de la scène, de la rue, qui ne sont généralement pas les siens : si l'on veut être plus précis, nous pourrions dire que l'exposition déjoue le mode de reconnaissance de la littérature par l'imprimé et par le livre.

www.cairn.info/revue-litterature-2010-4-page-3.htm

- Mémoire de master de Maxence Naud, ***Usage de l'ordinaire dans la fiction et le documentaire contemporains***, 2019

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02372290/document>

→ Artistes souvent évoqués par Hélène Villovitch

- Stephen King
- Philip K. Dick
- Andy Warhol

→ En lien avec *Et si on mangeait les Legrand ?*

- **Site de La Marelle** à Marseille sur lequel nous pouvons retrouver les carnets de résidence de l'autrice : www.la-marelle.org/en-creation/travaux-de-residences/58-carnets-de-residences-blog/229-carnets.html

- **L'article de Guillaume Chérel**, compagnon de résidence à La Marelle qui présente Hélène Villovitch : www.guillaume-cherel.fr/chronique-litteraire-et-si-on-mangeait-les-legrand-helena-villovitch/

- **Clip de « Salut c'est cool »** intitulé Bout de bois. Hélène Villovitch évoque ce clip à propos de son livre dans lequel les bouts de bois et bâtons tiennent une place non négligeable... www.youtube.com/watch?v=k5j9YmuCduw

- **Antoinette Rychner** : cette auteure suisse a elle aussi suivi des études d'arts appliqués, a travaillé en tant que scénographe, pigiste culturelle et est autrice notamment de *De mémoire d'estomac* et du *Prix*. La fantaisie et la variété des formes artistiques peuvent la rapprocher de Hélène Villovitch.

- **Sabrina Orah Mark**, *Lait sauvage*, (Trad. de l'anglais par Stéphane Vanderhaeghe. Éditions do) : conte fantaisiste et fantastique, drôle et poétique qui évoque les mutations de notre monde.

- Certains épisodes de **Black mirror**

- Les contes philosophiques de **Voltaire** pour la fantaisie, l'ironie et la satire.

- **Henri Michaux**, *Plume*

→ En lien avec *Pour en finir avec mon sofa*

- **Sofa**, le film

- Pour prolonger l'évocation de La Mort de Nicolas Granger, on peut lire un article du **Monde** (13 décembre 2016) de Clarisse Fabre donnant entre autre la parole à la directrice de casting Johanna Grudzinska :

« Nicolas n'a jamais été aussi présent que depuis qu'il est mort ». « C'est la naissance d'un personnage. Tous ces signes qu'il a laissés, dans différents champs artistiques, sont en train de prendre forme. C'est comme si l'on reliait des points entre tous ces auteurs qui essaient d'exister. Dans le cinéma, il devient représentatif du sacerdoce que représente un film à très petit budget. »

www.lemonde.fr/cinema/article/2016/12/13/sur-les-traces-de-nicolas-granger-mort-a-40-ans_5048255_3476.html

- **Joan Sfar**, *Parapluie*, 2003 : dans ce journal dessiné, il dessine et raconte comment il essaie de faire un film. L'autrice y consacre un court chapitre dans *Pour en finir avec mon Sofa*.

- **Valérie Mjéren**, écrivaine, vidéaste, plasticienne, proche de Hélène Villovitch par la forme de ses créations et par ses thèmes. Dans *Portraits 2*, (<https://vimeo.com/274915532>) Hélène Villovitch intervient pour raconter un souvenir : cette séquence est évoquée dans *Petites Soupes froides*, p. 113. Elles ont aussi participé ensemble à des performances littéraires.